

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LES LOIS

SACY, CLAUDE-LOUIS-MICHEL DE

Dialogue — 1778

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SCÈNE PREMIÈRE

LE PROCUREUR *(seul)*

C'est un maudit métier que celui de Procureur, dans un pays où les hommes ne sont ni sots, ni fripons. J'entends vanter partout ce Monsieur de Vaudreuil ; j'entends exalter sa bonté, sa justice, tandis qu'il me fait périr de misère et de faim. Sitôt qu'il apprend que la discorde s'est glissée dans une famille, qu'il s'est élevé une querelle entre deux com-
 5
 merçants, il va trouver les deux parties, les amène chez lui, les admet à sa table, concilie les esprits, rapproche les intérêts, et force des ennemis à s'embrasser. Voilà comme il m'enlève les meilleures causes, des causes qui valaient les mines du Pérou. À quoi songeait le Roi, lorsqu'il nous a
 10
 envoyé un gouverneur comme celui-là ? Une chose me console ; c'est que les juges dont je dépends, ne sont pas plus riches que moi. Cependant leur indigence ne rend pas ma situation plus douce. Que faire ? Et ma fille, ma pauvre Agathe, que deviendra-t-elle ?... Il me vient une
 15
 idée... Oh ! Une idée excellente. Ce chef de Hurons qui arriva hier pour demander du secours contre les Iroquois, n'a pas vu mon Agathe d'un
 20
 oeil indifférent ; il lui a dit qu'il la trouvait belle comme l'étoile du matin : ce n'est point là de la galanterie ; un Huron ne ment pas, même aux femmes. Je n'en doute point ; il en est amoureux, il l'épousera. Oh ! Si par le crédit de mon gendre je pouvais introduire la chicane chez ces Hurons, et devenir chez eux juge !... Que dis-je ?... Législateur ! Car en-
 fin ces gens-là n'ont point de lois. Je sais ma coutume de Paris, elle est

assez obscure : je l'embrouillerai encore par de bons commentaires, et c'est sur ce chaos-là que je fonderai ma fortune. Il sera plaisant de voir un procureur au Châtelet de Paris devenir le Lycurgue de l'Amérique... Mais j'aperçois ce Huron qui sort du conseil ; abordons-le poliment.

25

SCÈNE II

Le Procureur, Le Huron.

LE PROCUREUR

Illustre chef de la plus brave nation de l'Amérique, votre humble serviteur vous tire sa révérence.

LE HURON

Que me veux-tu, homme noir ?

LE PROCUREUR

Je veux vous offrir mes petits services.

30

LE HURON

Tes petits services ! C'est être modeste et brave tout à la fois. Tiens, prends ce casse-tête. Vois-tu ces chevelures d'Iroquois, dont il est orné ? Ce sont-là nos enseignes. Ce casse-tête a déjà assommé trente ennemis. Songe à t'en servir comme moi. Jette cette chevelure empruntée qui couvre ton chef. Quand tu auras massacré des Iroquois, tu leur arracheras les cheveux et tu t'en feras une perruque.

35

LE PROCUREUR

Les services que je vous offre, ne sont pas de cette nature ; mon ministère n'est que pacifique.

LE HURON

J'entends, tu es un négociateur. Eh bien ! Je vais t'ouvrir mon âme ; je ne fais la guerre qu'à regret. Quand j'abats un ennemi sous mes coups, je sens que c'est mon image que je détruis. Si les Iroquois ne nous
40
avaient pas attaqués, s'ils n'avaient pas porté le fer et la flamme dans nos cabanes, s'ils n'avaient pas amené nos femmes en esclavage, nous les aurions laissés dans une paix profonde ; nous serions devenus leurs alliés, leurs frères. Porte-leur des paroles de paix ; j'y consens : mais je
45
t'avertis qu'ils ont déjà rôti et mangé plusieurs de nos ambassadeurs. Peut-être n'auront-ils pas le même goût pour la chair d'un Français. Au reste, s'il faut mourir au milieu des tourments, sois homme, et souffre sans soupirer ; chante ta Chanson de mort* d'une voix ferme : je vais te l'apprendre, chante avec moi.
50

LE PROCUREUR

Je n'aime pas la musique. D'ailleurs, je n'ai pas les grandes vues que vous me supposez. Vous me faites trop d'honneur, en me choisissant pour votre député. Je ne cherche point à établir la paix entre les nations, mais seulement entre les familles.

LE HURON

Eh ! Comment veux-tu l'établir entre nos familles ? Elle y a régné de
55
tout temps.

LE PROCUREUR

Cela est vrai. Mais pour la perpétuer, vous auriez besoin d'un code.

LE HURON

Qu'est-ce qu'un code ?

LE PROCUREUR

C'est un recueil de lois écrites.

LE HURON

Eh bien ! Nous avons un code qui vaut mieux que le tien : c'est notre conscience. 60

LE PROCUREUR

Cependant, s'il survient une querelle, un délit, un meurtre, que ferez-vous ? Je parie que vous ne savez pas seulement dresser un procès-verbal.

LE HURON

Qu'est-ce qu'un procès-verbal ? 65

LE PROCUREUR

C'est un écrit fait par un homme de loi, qui constate sur le lieu même le crime qui s'y est commis.

LE HURON

Quoi ! Vous gardez des monuments des crimes ! C'est en faire naître de nouveaux. Chez nous, dès que le crime est commis, il est puni ; et dès qu'il est puni, il est oublié. Il faut des mœurs, et non pas des lois. Vous avez des lois, vous autres Européens, et cependant la paix ne règne pas dans vos familles. 70

LE PROCUREUR

Permettez-moi encore une observation. Vous vivez de gibier, et le code des chasses vous est très nécessaire.

LE HURON

Pourquoi cela ?

75

LE PROCUREUR

C'est pour savoir à qui le gibier appartient.

LE HURON

Il appartient à celui qui l'a tué.

LE PROCUREUR

Mais le seigneur n'y a-t-il pas plus de droit que son vassal ?

LE HURON

Comment ! Est-ce qu'il y a des seigneurs et des vassaux en Huronie ?
Tout n'est-il pas égal parmi nous ?

80

LE PROCUREUR

Cela n'est que trop vrai. Mais, si l'on pouvait introduire le gouvernement féodal dans votre patrie, vous seriez un très puissant seigneur, et vous vous enrichiriez beaucoup par les droits de lods et ventes.

LE HURON

Eh ! Comment pourrai-je m'enrichir ? Aurai-je meilleur appétit ? Serai-je plus alerte, plus robuste, plus adroit, plus sain ? Je ne connais point
d'autres richesses que celles-là.

85

LE PROCUREUR

Je sais que vous vivez de peu. Mais quelque bornée que soit votre propriété, vous avez besoin de lois pour la conserver. Il faudrait régler par-

mi vous le partage des terres, vous enseigner la loi du mur mitoyen, la distinction du fonds et du tréfonds. Enfin, pour les négociations et pour les combats, je vous expliquerai le traité du Droit de la guerre et de la paix de Grotius.⁹⁰

(En montrant sa massue.)

LE HURON

Le droit de la paix, c'est l'équité ; le droit de la guerre, le voilà. Nous n'en connaissons point d'autres.

LE PROCUREUR

Et pour les mariages, quelle loi suivez-vous ?

95

LE HURON

La nature épurée par l'honneur. Mais, dis-moi, dans ton pays, où il y a tant de lois pénales, n'y en a-t-il point contre ceux qui cherchent à obscurcir des idées claires, qui arrêtent les passants, et les ennuiant par d'impertinents discours ?

LE PROCUREUR

Pardon, si je vous suis importun ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Que pensez-vous de cette Agathe à qui vous avez parlé hier ?

100

LE HURON

Elle est belle, elle est charmante : heureux l'époux qui la possédera ! Heureux le père qui lui a donné le jour !

LE PROCUREUR

C'est moi-même, et puisqu'elle peut faire votre bonheur, je vous la donnerai en mariage.

105

LE HURON

Il n'est plus temps, mon coeur n'est plus à moi. Je l'ai donné à la divine Nobar. Je serais déjà son époux, si j'en avais cru mon impatience. Mais j'ai voulu me rendre digne de sa main. Quand j'aurai vaincu les Iroquois, quand j'aurai vengé ma patrie, alors j'entrerai triomphant dans sa cabane : je l'épouserai, j'inviterai tous les braves de ma nation au festin.¹¹⁰ Nobar elle-même chantera mes exploits ; les chevelures des Iroquois seront suspendues sur sa tête, et ma massue sera à ses pieds.

LE PROCUREUR

Vous avez donc passé avec elle un contrat de mariage ?

LE HURON

Nous ne connaissons point d'autre contrat que notre parole.

LE PROCUREUR

Il y avait donc des témoins ?

115

LE HURON

Oui, il y en avait trois.

LE PROCUREUR

Eh bien ! J'en ferai venir six de Normandie pour contredire ceux-là.

LE HURON (*levant sa massue*)

Pour les contredire, misérable !...

LE PROCUREUR

Mais enfin, ces témoins, qui sont-ils ?

LE HURON

Le ciel, ma maîtresse et moi... Oui, moi. Si j'étais assez lâche pour man-¹²⁰
quer à ma parole, je déposerais contre moi-même, et j'ordonnerais mon
supplice.

LE PROCUREUR

Que ces Sauvages sont sots !

LE HURON

Mais ma nation m'attend. Vaudreuil me donne des secours : deux cents
braves Français doivent marcher avec moi. Si la victoire balance, Vau-¹²⁵
dreuil m'a promis de venir combattre lui-même ; sa valeur décidera du
succès. Adieu ; lorsque j'aurai tué l'Iroquois, je t'inviterai à en venir
manger à ma noce.

LE PROCUREUR

Je ne me sens pas d'appétit.